

ECOLE ET REPRESENTATIONS

CHÉRIFA BOUATTA [✱]

Garçons et filles - Eléments pour une approche des représentations sexuées

Résumé :

Des garçons et des filles de 6-7ans sont invités par le biais d'un certain nombre de questions à livrer les représentations qu'ils élaborent à propos de leur propre sexe et du sexe opposé.

La comparaison entre sexes permet de déduire une tendance systématique chez les filles, qui consiste à privilégier leur propre groupe d'appartenance sexuelle et à rejeter l'autre. Les garçons par contre sont moins repliés sur leur propre sexe et conçoivent que l'autre puisse être «bien» la comparaison en fonction de l'âge révèle une continuité dans les positions féminines et une discontinuité dans celle des garçons.

On peut souligner l'intérêt d'une approche génétique qui prenne en considération le développement cognitif mais également les incidences sociales du genre sur les représentations sexuées.

M'intéressant à la question féminine je me trouve ici à interroger les représentations d'enfants d'âge et de sexe différents. Cette interrogation prend son origine dans l'étude de représentations de femmes (C. Bouatta 1986). En effet, après avoir procédé à l'étude de représentations de femmes adultes, on se prend à s'interroger sur la genèse de ces représentations : comment celles-ci s'élaborent et se donnent à voir à des âges autres, chez l'enfant, l'adolescent et le jeune adulte ?

Cette question implique l'hypothèse génétique qui considère que les phénomènes psychiques s'organisent selon le temps du développement. Autrement dit, pour comprendre des identités sexuées adultes, il faut faire le détour par les étapes antérieures du développement.

En outre, les réponses que les femmes fournissent à propos du «fait féminin» (pour reprendre l'expression de Y. Sullerot), prennent toujours pour référence l'autre sexe, même si ce dernier n'est guère évoqué par les questions posées. Ainsi la sexuation ou du moins sa représentation s'instaure dans le rapport à l'autre. Ce rapport peut-être d'identification-similarisation ou de différence-opposition.

C'est donc à partir de ces considérations qu'il m'a semblé pertinent de ne plus me cantonner dans l'étude de «la catégorie-femme» comme si celle-ci était le seul groupe sexué et comme si cette sexuation se construisait sans la présence d'un autre perçu comme semblable/différent.

Pour comprendre le féminin, il faut se tourner vers le masculin et inversement. C'est d'ailleurs ce que laisse entendre le titre d'un article de R. Zazzo (1996) : «Garçons et Filles : comparer pour comprendre».

Ces options se trouvent confortées par la psychologie des femmes - discipline instituée au plan académique - qui a émergé vers les années 70 notamment dans les pays anglo-saxons.

Cette discipline constate l'existence d'une psychologie générale *angélique* où la dimension sexuée des individus est totalement ignorée

ainsi que l'existence d'une psychologie différentielle des sexes dont le postulat (jamais vérifié) est le suivant : le dimorphisme biologique détermine le dimorphisme psychologique. Dès lors, cette psychologie se contente à travers une approche plus descriptive, d'enregistrer - si je puis dire - les différences et/ou les similitudes entre les sexes (amplifications des différences et minimisations des similitudes remarque M. C. Hurtig 1984). C'est ainsi qu'il y a eu un foisonnement de recherches sur l'affectivité, l'émotivité, l'agressivité, le niveau d'activité, la dépendance... chez les deux sexes. On devine aisément les profils féminin et masculin qui peuvent découler de ce type d'approche.

La femme est du côté de l'expressif (affectivité, émotivité...), l'homme quant à lui est du côté de l'instrumental (agressivité, niveau d'activité...). En renvoyant ces différences au *roc biologique*, cette psychologie s'interdit toute interrogation à propos de la notion de sexe.

Ces deux disciplines (psychologie générale et psychologie différentielle des sexes) se caractérisent donc par le déni de sexe ou par le recensement des différences.

Je ne présenterai pas ici l'argumentation de la psychologie des femmes (C. Bouatta 1989) qui a été une véritable remise en cause des approches traditionnelles de la dimension sexuée des individus. Il suffit de dire qu'elle a questionné la notion de sexe en démontrant qu'elle était loin d'être une variable univoque (M. C. Hurtig op. cit) et qu'elle est à l'origine de nouvelles problématiques et de nouveaux concepts qui mettent fin au *petit jeu du double portrait* (selon l'expression de R. Zazzo, cité par M. C. Hurtig) induit par l'équation dimorphisme biologique = dimorphisme psychologique. Cette psychologie s'est appropriée la notion de *genre* introduite par J. Money et R. Stoller ; cette notion pose que le sexe est du domaine du biologique tandis que le genre est du domaine du psychologique et du social. Ainsi le sexué - le genre - a trait à la sexuation et à la division des sexes telles qu'elles s'élaborent au cours de l'histoire individuelle et sociale et le sexuel relève de la sexualité, c'est-à-dire du biologique.

Le genre voudrait se libérer des soubassements biologiques pour se pencher sur la genèse des phénomènes qui se rapportent à la sexuation. Cependant si le terme *gender* est largement utilisé en langue anglaise il pose quelques problèmes aux auteurs français. Le genre étant le genre grammatical, le genre humain, le genre d'une personne ; c'est pourquoi on propose à sa place les notions d'identité sexuée ou de représentation sexuée.

RÉSULTATS :

Je voudrai préciser que les quelques résultats et réflexions qui vont être présentés sont forcément partiels, parce qu'ils sont issus d'un travail de recherche actuellement en cours.

La population considérée se compose de deux groupes d'âge, des enfants de 6-7 ans et de 11-12 ans, tous scolarisés et résidant à Alger.

Ces deux groupes sont également différenciés selon le sexe et le milieu social.

Sans entrer dans les détails techniques qui ont présidé à la constitution de la population d'étude, celle-ci se présente comme suit :

Pour les 6 -7 ans : 48 enfants dont 24 filles et 24 garçons

24 milieu favorisé, 24 milieu défavorisé

Pour les 11-12 ans : 48 enfants dont 24 filles et 24 garçons

24 milieu favorisé, 24 milieu défavorisé

Ces deux groupes d'enfants ont été sollicités à l'aide d'un entretien semi-directif censé déceler les représentations du sexe propre et du sexe opposé. Il sera fait état ici du dépouillement de questions centrées sur la différence/ressemblance entre les deux sexes.

A 6-7ans les enfants se constituent en groupe mono-sexué ; pour les deux sexes l'autre est différent. Ce qui institue la différence à cet âge et pour les deux sexes, c'est d'abord le physique : garçons et filles diffèrent par le « nez », le « visage », les « mains » ; l'apparence extérieure : le vêtement : « les garçons ont les cheveux courts, les filles ont les cheveux longs », « les filles portent des robes, les garçons des pantalons » mais aussi - et seulement pour les filles - le comportement instaure la différence : les filles sont « sages et gentilles » les garçons sont « turbulents », « méchants ».

A 6-7 ans, donc, garçons et filles sont unanimes à déclarer leur différence ; les termes sur lesquels se fonde cette différence sont identiques : physique et vêtement auxquels les filles adjoignent des comportements de sexe : la gentillesse des filles opposée à la méchanceté des garçons.

Ils s'en tiennent pour soutenir leur position à des caractéristiques changeantes et secondaires et omettent (ou méconnaissent au sens psychanalytique du terme) les différences anatomo-fonctionnelles. Or l'identité sexuée est acquise très précocement : « *l'enfant*, écrivent H. Rolphe et E. Galenson (1987), *acquiert une connaissance de ses organes génitaux et un début de son identité de genre vers la deuxième année* » ; on peut noter également chez les filles une certaine rigidité identitaire au sens où le « nous les filles » s'élabore surtout par opposition-dévalorisation de « eux les garçons ».

Ces derniers sont « méchants », « ils disent de gros mots » ; « ils ne travaillent pas bien en classe... ». Les garçons, par contre, même s'ils partagent la même position que les filles concernant la différence, n'expriment aucun jugement négatif à leur égard.

A 11-12 ans, les choses changent et les deux groupes de sexe prennent des positions différentes. Pour les filles, la différence reste constante : « les filles et les garçons, c'est différent ». On constate chez les garçons, par contre, l'inversion des positions relevées chez les 6-7

ans et les filles de 11-12 ans. Ils estiment dans leur majorité que filles et garçons, c'est pareil, parce que disent-ils, « nous sommes tous frères et sœurs », « on va à l'école ensemble », « on joue ensemble... » ; une minorité d'entre eux est d'un avis contraire : « les filles et garçons, c'est différent ». Comparativement aux 6-7 ans, la différence ici est plus élaborée. Elle fait référence à des catégories plus complexes : « la mentalité », « le langage », « le courage », « la peur » établissent pour les 11-12 ans la différence entre les sexes. Ils invoquent également la division sexuelle de l'espace comme origine de cette différence : « les filles restent à la maison, les garçons vont dehors ».

Le vestimentaire est également présent mais à titre résiduel (un seul sujet y fait référence). Dès lors, le vêtement apparaît comme un thème infantile qui tend à disparaître au cours du développement. [**]

La majorité des filles conserve la même position que celle qui a émergé chez ce groupe de sexe à 6-7 ans. « Pour elles : les filles et les garçons, c'est différent ». A 11-12 ans, la différence se fonde, selon les filles, sur les caractères sexuels secondaires ; elle s'inscrit dans le corps. Les filles ont des « seins », des « règles » ; les garçons, eux, ont la « barbe », les « moustaches ».

Lorsque des individus - enfants ou adultes - sont sollicités en vue de produire des opinions sur un objet quelconque, ils livrent ce faisant leur conception ou, selon les psychosociologues, leur propre théorie, théorie certes naïve, mais tout à fait digne d'interrogation scientifique. Dans leur traitement de la différence, les enfants formulent ce qu'on peut appeler une psychologie commune de la différence des sexes. Cependant qu'est-ce qui fait que les filles de 11-12 ans « théorisent » à partir du corps tandis que les garçons du même âge recourent plutôt à la mentalité, au langage voire au social pour établir la différence ?

La réponse à cette question est à chercher dans le développement du corps féminin marqué à l'adolescence surtout par la discontinuité (et les filles de 11-12 ans sont à proximité de cette phase cruciale du développement). Ainsi C. Chiland (1990) écrit à ce sujet : *"la puberté comme métamorphose est plus précoce, plus rapide et plus apparente que chez les garçons, dans la grande différence entre la fillette et l'adolescente. Elle suscite d'autres types de regard des autres et impose l'expérience des règles et la poussée des seins"*.

Cette discontinuité physiologique instaure le corps féminin dans la temporalité. Celle-ci « se caractérise par les remaniements successifs, des attentes et des désirs marqués par des scissions de l'avant et de l'après irréversibles ».

Il y a avant et après le changement d'objet d'amour et de zone érogène chez la petite fille ; il y a avant et après l'apparition des règles chez la jeune fille ; il y a avant et après l'infécondité et le tarissement de la ménopause (A. ANZIEU 1989) ; il y a avant et après la défloration (c'est moi qui rajoute).

DISCUSSION :

Il est clair que les résultats présentés sont largement insuffisants pour se faire une idée relativement étayée des représentations sexuées (ou identités sexuées). Deux tranches d'âge ont été concernées et seulement par le biais de deux questions. Le travail en cours se propose de mieux cerner ces représentations ou plutôt de les «pister» au cours du développement, c'est-à-dire en prenant en compte d'autres tranches d'âge (des adolescents, des jeunes adultes). Cependant les quelques résultats avancés recourent ceux d'auteurs français qui se sont penchés sur l'étude des représentations sexuées. P. TAP et M. C. HURTIG trouvent que garçons et filles traitent la différence, en recourant au physique, à la longueur des cheveux, au type de vêtement, comme ils ont tendance à se constituer en groupes monosexués qui tendent à valoriser le entre-soi.

La dévalorisation de l'autre est plutôt du ressort des filles. Les filles marquent leur affiliation identitaire par l'idéalisation de leur groupe érigé «bon objet», tandis que les garçons semblent avoir plus de latitude à se définir : leurs liens à leur groupe sont plus lâches et il arrive même qu'ils procèdent à leur autocritique.

Si ces recoupements sont valables pour les 6-7 ans, ils ne le sont plus tout à fait pour les 11-12 ans où les garçons prônent la similarisation avec l'autre, alors que les filles accentuent la différence à partir du corps sexué.

Selon la littérature spécialisée, l'interprétation de la différence ou mieux, sa théorisation par des groupes d'enfants (et même d'adultes) renvoie essentiellement à deux points de vue.

Le point de vue psychosociologique : les représentations sexuées seraient le produit de la socialisation différentielle des sexes. L'identité sexuée est donc construite de l'extérieur. L'enfant au cours de son développement se voit proposer (imposer) des normes et valeurs qui informent les modèles masculin et féminin et il est exigé de lui l'adoption de comportements conformes à son sexe biologique.

Dans ce cadre, le sexe est une variable sociologique. Cette conception considère l'individu comme totalement modelé par son environnement. Or l'observation quotidienne et la clinique montrent que c'est loin d'être le cas : l'individu agit et réagit face à cet environnement.

Le point de vue cognitiviste part de l'idée qu'il existe des schémas étroitement liés et qui s'enrichissent et se complexifient au fur et à mesure du développement. Le premier, plus précoce, est un schéma général in group - out group qui inclut tout ce qui est associé à chaque sexe (objets, comportement, rôle). Il permet l'élaboration du second schéma, schéma du sexe propre et fait échec au développement d'un autre schéma du sexe opposé (MARTIN et HALVERSON cités par M. C. HURTIG - 1984).

Pour ces auteurs, le masculin et le féminin ne sont associés que des contenus ; il y a entre les deux termes équivalence structurale. Le fonctionnement du schéma et sa structure, ne dépendent que de

l'opposition in group - out group, c'est-à-dire sexe propre - sexe opposé. Dans ce cadre le sexe est une variable cognitive. M. C. HURTIG considère que cette approche pour utile et importante qu'elle soit - car elle prend de la distance par rapport au postulat dimorphisme biologique = dimorphisme psychologique, rend toutefois hommes et femmes interchangeables et occulte ce faisant, la dichotomie hommes / femmes et les effets de la hiérarchie des sexes qui en découlent. C'est pourquoi elle propose l'intégration du social en une combinaison qui institue le sexe comme variable socio-cognitive.

Ces deux points de vue sont intéressants dans la mesure où chacun met l'accent sur des facteurs intervenant dans la sexuation, dans son élaboration psychique. Il y a, il est vrai, les normes culturelles, les systèmes de valeur, les pressions éducatives qui visent l'internalisation des statuts et rôles conformes au sexe biologique. Si ce point de vue peut aider à comprendre ce qui se passe lors du processus de sexuation, on peut cependant s'interroger si «les effets de la hiérarchie» entre les sexes relevés notamment par M. C. HURTIG dans l'Occident de cette fin de siècle peuvent être comparables à ceux que vit une société telle que l'Algérie ?

Pour en revenir au second point de vue, disons que l'élaboration psychique de la sexuation se structure selon le développement cognitif. Plus l'enfant est jeune, plus ce sont les aspects extérieurs et concrets (vêtements, traits physiques) qu'il emprunte pour traiter la différence ; plus il grandit plus les catégories auxquelles il recourt deviennent complexes et abstraites. Par ailleurs, on peut noter que ces deux approches, à peine esquissées il est vrai, procèdent par la désexualisation de l'identité. Pour l'une le sexe est de l'ordre du social ; pour l'autre, il est de l'ordre du cognitif. Tout se passe en effet, comme si l'élaboration psychique des représentations sexuées échappait au corps, aux pulsions, au désir... En évoquant plus haut les transformations du corps féminin, mon intention était de suggérer que la distinction sexe/genre, si elle a pu paraître pertinente pour un moment, risque, si on la maintient, d'occulter les conflits psychiques qui ponctuent le cours de la sexuation et les liens qui se nouent entre le sexué et le sexuel.

Références Bibliographiques

ANZIEU A., (1989), *La femme sans qualité*, Ed Dunod, Paris

BOUATTA C., (1986), *Les représentations sociales des femmes*, - Doctorat de 3ème cycle, Paris X

BOUATTA C., (1989), *Le sexe est-il une valeur sûre ? Le statut de la notion de sexe en psychologie in Cahiers de Psychologie*, Université d'Alger.

CHILAND C., (1990), *Homo psychanalyticus*, Ed P.U.F, Paris

HURTIG M.C., (1984), Pour une autre approche de la variable sexe in *Psychologie française* n° 29 - 1.

ROLPHE H & GALENSON E., (1987), *La naissance de l'identité sexuelle*, Ed P.U.F, Paris

Notes

[*] Enseignante à l'IPSE - Université d'Alger.

[**] Il faut signaler qu'aux âges retenus, le milieu n'induit pas de différences significatives (à P,01).